

REPRÉSENTATIONS RACISANTES ET RACISTES RETOUR SUR LE FILM À SUCCÈS « BLACK »

Par Sarah Demart et Mireille-Tsheusi Robert
De Bamko asbl

Avec 14.000 spectateurs le jour de sa sortie, le film belge « Black » d'Adil El Arbi et de Bilall Fallah est un succès. Mais l'histoire basée sur le livre du même nom (Bracke, 2006) parle d'autre chose que ce qu'elle prétend relater : une histoire d'amour interdite deux jeunes appartenant à des bandes rivales, noires et arabes. Ce n'est toutefois pas tant la transformation de la réalité qui pose problème, puisque ce film est assumé comme une fiction, que les stéréotypes, raciaux et racistes, qu'il véhicule. Retour sur ce film à succès.

Avec 14.000 spectateurs le jour de sa sortie, le film belge « Black » d'Adil El Arbi et de Bilall Fallah est un succès. Mais l'histoire basée sur le livre du même nom (Bracke, 2006) parle d'autre chose que ce qu'elle prétend relater : une histoire d'amour interdite entre Mavela et Marwan, deux jeunes appartenant à des bandes rivales, composées d'un côté, de jeunes issus des migrations africaines subsahariennes, de l'autre, des migrations marocaines.

Ce n'est toutefois pas tant la transformation de la réalité qui pose problème, puisque ce film est assumé comme une fiction, que les stéréotypes, raciaux et racistes, qu'il véhicule¹. Car au-delà des qualités artistiques et techniques du film, c'est, osons le dire, un racisme postcolonial qui se donne à voir, non sans menace de morcellement d'un lien social déjà fragile.

Malgré le fait que les réalisateurs aient rencontré des policiers, des jeunes et des Bruxellois avant le tournage, « Black » se révèle être un film bourré de clichés, de fantasmes et de représentations racistes qui en disent long sur les représentations que nous avons des personnes d'ascendance africaine, plus de cinq décennies après que la colonisation belge ait officiellement pris fin.

¹ Les réalisateurs insistent toutefois les fondements véridiques du film et du roman sur lequel il est basé : https://www.rtb.be/culture/cinema/detail_l-interview-de-bilall-fallah-et-d-adil-el-arbi-les-realisateur-de-black?id=9132362

Une violence sauvage, africaine

La violence est essentiellement le fait des Noirs et d'une culture africaine caractérisée par le sexisme, le patriarcat, le contrôle des mobilités féminines, la terreur sur la communauté, les relents des guerres ethniques qui mettraient l'Afrique à feu et à sang, etc. Sorte de violence atavique, non régulée, ni régulable, la rhétorique coloniale de la sauvagerie et de la barbarie des Africains subsahariens qui peinteraient à se civiliser, n'est pas loin.

« Calmez-vous, c'est une fiction » ... Certes, mais le film se rapproche très fort des processus de racialisation que subissent les personnes d'origine subsaharienne en Belgique. Et s'il est possible de distiller, tout au long du film, des stéréotypes sur les « Blacks », pourquoi n'est-il pas possible d'aborder la question du racisme des « Beurs » envers les Noirs (et son héritage historique lié à l'esclavage arabo-musulman) ? Pourquoi dans cette version interculturelle de Roméo & Juliette, le rejet de l'autre provient-il, uniquement, des « Blacks » ? Doit-on voir dans cette asymétrie, l'expression d'un tabou sociétal ?

La série des clichés coloniaux mobilisés par les cinéastes est longue mais le thème de la sexualité noire est central. Supposément débridée, violente et agressive, les cinéastes ont voulu montrer que « la violence sexuelle qui est une réalité » dans ces groupes.

On quitte la fiction... Pourtant, tout comme l'obsession médiatique des tournantes maghrébines dans les cités françaises des années 1990-2000², a pu amener à questionner les représentations postcoloniales du garçon arabe, la focalisation des réalisateurs sur le viol collectif, par les hommes noirs, interroge le fondement fantasmagorique de la caméra. En outre, alors que le passage sur le viol collectif de la jeune fille arabe traduit une certaine pudeur - on ne le voit ni ne l'entend - la caméra érotise le viol de la femme noire. Véritable esthétisation du viol de la fille subsaharienne, dont les spasmes sont soumis à la violence des sexes masculins, longuement filmés par le biais de ses seins.

Les effets matériels des représentations racistes

Oui, il y a lieu de s'interroger sur ce que nous dit ce film du racisme postcolonial, y compris lorsque celui-ci est le produit d'individus appartenant à des groupes eux-mêmes stigmatisés, minorisés et racisés. Lorsque « Black » restitue l'une des motivations d'intégration d'une bande : le besoin d'être respecté dans le groupe, à défaut de l'être dans la société belge (Cf. Mavela qui voit sa mère diplômée réduite à faire des formations et qui refuse de subir le même sort), les réalisateurs parlent du réel mais sans s'y attarder.

² Guénif-Souilamas N. et E. Macé Éditeur. 2004. *Les féministes et le garçon arabe*, Éditions de l'Aube

Ils n'aborderont pas la question de l'influence positive que peuvent avoir certaines filles sur les garçons et leur retour à une vie sociale classique, ni les principales activités de ces bandes (la musique, le sport, les débats sur le néocolonialisme ou la discrimination, les persévérances scolaires) ni *a fortiori* les crises identitaires qu'ils traversent ou la paupérisation de leurs familles.

« *Ce n'était pas le but* » ? Oui, bien sûr. Mais fallait-il pour autant véhiculer autant de contre-vérités au sujet de ces bandes de jeunes: enfants soldats, rituels d'entrée et d'ascension, familles défailtantes, drogue dure, armes à feu, systématisation des viols collectifs et tournantes ? Il y a lieu de s'intéresser au fait que dans plusieurs salles de cinéma, le film a été hué par des jeunes socialisés, de près ou de loin, dans des « bandes urbaines ».

Bien que financé par l'État belge, ce film nous fait reculer de 20 ans dans le domaine des représentations sociales liées aux « bandes urbaines » dites africaines. Tout le travail de déconstruction associatif, institutionnelle, policier et académique visant à comprendre pourquoi des jeunes belgo-subahariens se font violence, *entre-eux* (et non entre Noirs et Marocains), ou pourquoi les filles constituent leurs propres bandes, balayé en une heure et demi d'un revers de main artistique.

« *Ce n'est qu'une fiction, pas un débat de société !* » ... Parlons quand même de l'une des conséquences concrètes de ce film car ce n'est pas seulement l'influence que peut avoir « Black » dans la représentation que l'opinion publique se fait des Noirs de Belgique ou des Africains, qui est problématique. D'expérience, ce type de fiction a un impact négatif et dangereux sur les jeunes eux-mêmes. Le film *New Jack City* (Van Peebles, 1991) est aussi une prétendue fiction, elle est pourtant à l'origine de ces dites « Bandes urbaines » dans les milieux Afro-subahariens, ou plutôt de leurs précurseurs, les News Jacks, à Bruxelles.

Depuis deux décennies, on a pu observer que les représentations des bandes véhiculées par les médias ou certaines classifications policières ont fini par influencer l'économie interne des groupes de jeunes subsahariens. Ainsi en est-il de la consommation et du trafic de drogues dures, de certaines formes de proxénétisme ou encore de la présence d'armes à feu et de formes d'organisation mafieuse hiérarchisée. Ces phénomènes très marginaux (environ deux groupes sur une trentaine, 6%) sont récents (depuis 2013). Ils sont redevables de l'influence qu'ont eues, sur les jeunes et leurs dynamiques de groupe, des représentations extérieures, fantasmées. Les réalisateurs talentueux et pourtant bien intentionnés qui déclarent avoir fait un film « anti-bandes urbaines », tout en lui donnant le statut de fiction, contribuent malgré eux, à renforcer le phénomène.

Conclusion

Deux ans après la sortie de ce film, il n'a pas été possible d'avoir un débat avec les réalisateurs, chaque fois qu'ils ont été invités à débattre avec le.s auteur.s de ce présent article -dont les thèses étaient déjà développées dans une carte blanche parue dans le journal *le Soir* le 23 novembre 2015³ - un imprévu les en a empêchés. Ils n'ont pu répondre à l'invitation ou honorer leur engagement de participation. Dommage.

Il serait, en effet, utile d'avoir un débat public sur la circulation des clichés racistes et des stéréotypes coloniaux en Belgique, au sein du groupe majoritaire mais aussi au sein des groupes minoritaires. Cela permettrait non seulement de rappeler que ces groupes ne sont pas homogènes mais que la catégorie « racisé.e.s » peut fournir une caution et être l'objet d'instrumentalisation à des fins diverses. Cela permettrait aussi de se demander si certains groupes seraient plus légitimes que d'autres à (re)produire des représentations racisantes et racistes dans des espaces visuels et cinématographiques mainstream ?

Un tel débat permettrait enfin d'aborder la question des bénéficiaires auxquels des représentations racistes et, ou coloniales peuvent donner accès en termes de financement, de diffusion et de médiatisation. Et *a contrario*, les contraintes et impasses auxquelles des représentations décoloniales pourraient éventuellement être liées?

³ <http://www.lalibre.be/debats/opinions/le-film-black-un-cocktail-de-racisme-postcolonial-565343d63570ca6ff91fc480>